

<http://cinemateur01.com>

Cinémateur

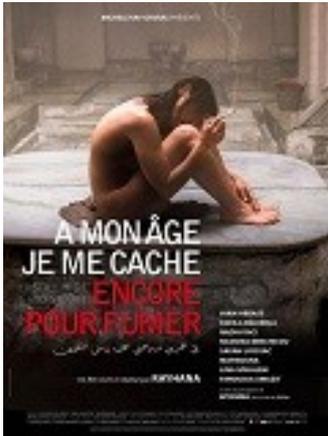
Fiche n° 1509

A mon âge je me cache encore pour
fumer

Du 12 au 18 juillet 2017

France/Grèce/Algérie

Date de sortie : 26 avril 2017



A mon âge je me cache encore pour fumer De Rayhana

Au cœur du hammam loin du regard accusateur des hommes, mères, amantes, vierges ou exaltées islamistes, des fesses et des foulards de Dieu se confrontent, s'interpellent entre fous rires, pleurs et colères, bible et coran... avant le sifflement d'un poignard et le silence de Dieu.

Elles sont toutes là, enfin en liberté, les femmes algériennes. Dans la chaleur moite d'un hammam aux murs lépreux, elles suent, bavardent, ragotent, s'emportent, se frottent et, surtout, fument. Sans voile, sans niqab, sans hommes, sans contrainte, elles tirent sur des cigarettes américaines – strictement interdites pour elles, en société. Dehors, les bombes explosent.

La matrone fait le ménage, apporte de l'eau chaude ; la masseuse circule de corps en corps ; et toutes, vieilles et jeunes, grasses et maigres, gaies et épouvantées, toutes parlent d'amour. Mariages ratés, vies brisées, avenir incertain, espoir d'un prince charmant, toute la lyre y passe, dans l'odeur de tabac et d'huile d'argan. Et puis le fascisme islamiste fait irruption...

Il y a, dans le film de Rayhana, un parfum de liberté. C'est la version politique de "Femmes" (1939), de George Cukor, célèbre film dans lequel une quinzaine de bonnes femmes se croisaient dans un institut de beauté (F. Scott Fitzgerald avait participé au scénario). C'était fielleux et ironique. Chez Rayhana, c'est vif et tranchant. Ces femmes, qui vivent sous une férule dégueulasse, sont des êtres de seconde zone. Baisées comme des chèvres selon l'envie du mari (une scène le montre), désignées par les islamistes comme des ennemies (je cite : "Les femmes sont la racine du mal, cause de la décadence dans le monde, un fléau à mater"), violentées à chaque coin de rue, battues par leur conjoint, comment peuvent-elles exister ?

Rayhana, comédienne et metteur en scène à la troupe nationale de Béjaïa, a écrit cette pièce brûlante, née d'un "besoin urgent et irrésistible", en s'inspirant des femmes autour d'elles. Exilée, elle a tourné ce film dans l'espoir que le message portera. L'important, c'est la puissance de l'œuvre. Ces épouses, ces soeurs, ces mères, qui rient et pleurent dans la vapeur du hammam, sont poignantes, drôles, belles, oui, belles. Cette grand-mère qui raconte qu'elle a été mariée à 8 ans à un homme de trente ans son aîné (qui l'a "consommée") est inoubliable. Cette jeune mariée contaminée par la furie islamiste est terrible. Histoires de tous les jours à Alger.

Et, tandis que les peaux mortes tombent avec le loofah, que le silence du ciel se fait assourdissant, le sang coule sous le poignard des barbus. On sort du film avec une certitude : condamnés par les femmes, les salauds de Dieu iront en enfer.

François Forestier Nouvel Obs

C'est Rayhana qui parle :

Le 21 juin 1990, le FIS (*Front islamique du salut*) remporte massivement des voix lors des élections communales, premières élections " libres et démocratiques " dans l'histoire algérienne, après que le pouvoir en place ait instauré le multipartisme pour calmer la révolte du *printemps algérien* : octobre 88, **premier printemps arabe** dans l'histoire.

Les premières règles islamistes que le FIS instaura dans les villes sous son contrôle ont été celles à l'encontre des femmes, devenues ennemies numéro 1 : " *Les femmes sont la racine du mal, cause de la décadence dans le monde, un fléau à mater. Elles sont la cause du chômage, il faut les voiler et les renvoyer chez elles...* ". Fin de la mixité dans les écoles, dans les hôpitaux, dans les queues devant les boulangeries comme aux arrêts de bus... autant d'aberrations et de violences à notre rencontre. Des actes de violence sont alors perpétrés contre ceux et celles qui refusent de respecter leurs règles. J'ai alors pris conscience que nous, femmes, avions plus encore à perdre que les hommes. Que le combat que nous menions depuis l'Indépendance pour l'égalité des droits – bataille encore loin d'être gagnée – avec la montée fulgurante des intégristes, notre avenir devenait passé obscur.

J'avais déjà écrit, mais en arabe algérien, pour le théâtre de Béjaïa que j'avais rejoint comme comédienne après ma formation à l'Institut d'art dramatique, et où je suis restée jusqu'en août 99 quand j'ai dû m'exiler. Quelques adaptations dont celle de *La musique adoucit les mœurs* de Tom Stoppard mais montée après mon départ. *Fita Bent el Alouen* que j'ai écrit et mis en scène a obtenu le *Prix du Meilleur Spectacle* au festival d'Alger. Mise à part la poésie en arabe et en français je n'avais pas tellement écrit. J'étais comédienne et j'aimais ça.

À mon âge... est mon premier texte en langue française. Je n'ai pas quitté l'Algérie pour la quitter, je me suis exilée. C'est comme ça qu'on dit quand on devient une cible potentielle, non ? J'ai écrit la pièce deux ans après mon exil. Un besoin urgent et irrésistible de témoigner et de crier face à l'Occident, sourd et aveugle, qui jouait à ne pas savoir : " *Qui tue qui ?* ". Relayée par les médias, cette phrase nous tuait à coups de " *pourquoi* " alors que les terroristes revendiquaient leurs actions criminelles depuis les places publiques de Londres ou Paris... On les invitait sur les plateaux de télévision, on leur offrait visas, asile politique, de l'argent pour mieux nous assassiner. Je ne pardonnerai jamais à la politique française d'avoir refusé un visa au très grand du théâtre algérien, Azzedine Medjoubi, metteur en scène, comédien et directeur du théâtre national, exécuté peu de temps après à la sortie du théâtre à Alger, dans la rue Molière... L'écriture me donnait le sentiment libérateur du

poids de la culpabilité alors que des bombes et des hordes sauvages continuaient à terroriser mon peuple.

Le hammam est le royaume de Fatima (magnifique Hiam Abbass). Tous les après-midi, avec Samia, masseuse, elle y accueille les femmes du quartier : jeunes ou vieilles, voilées ou non, mariées ou divorcées, musulmanes pratiquantes ou marxistes, parfois accompagnées de leurs enfants. Fatima nettoie, distribue des limonades, arbitre les disputes. Dans ce lieu clos, sanctuarisé, les femmes peuvent fumer, jurer, parler sans tabous de leur sexualité, de l'adultère, du mariage des petites filles. Très vite, au milieu des rires et des confidences triviales, la violence extérieure fait irruption. Meriem (Lina Soualem), enceinte de père inconnu et poursuivie par son frère, vient demander l'asile. Le hammam devient une citadelle assiégée.

À mon âge je me cache encore pour fumer se passe pendant les années noires, après l'arrivée au pouvoir des islamistes du Front islamique du salut (FIS). Les premières règles instaurées ont visé les femmes. La mixité a été abolie dans les écoles, les hôpitaux. Seul territoire de liberté, le hammam est soudain devenu « hram », illicite.

Comédienne connue en Algérie, exilée en 1999, Rayhana a d'abord écrit une pièce de théâtre. Le film, presque en huis clos, porte la marque de cette théâtralité. L'espace du hammam est celui de la parole, de la mise à nu des corps et des consciences. Les dialogues sont vifs, drôles, effrontés. La réalisatrice reconstitue une microsociété dans laquelle la nudité efface les barrières sociales et religieuses. Toutes différentes, parfois furieusement opposées, comme Zahia (Nassima Benchicou), la veuve d'un islamiste, et Nadia (Sarah Layssac), la divorcée en révolte, les femmes vont faire front.

Porté par une formidable distribution (Biyouna, Fadila Belkebla, Lina Soualem, Maymouna...), À mon âge je me cache encore pour fumer puise aux sources de la tragédie antique pour rappeler que, dans les périodes de régression, le corps des femmes est toujours la première cible des obscurantistes.

L'Humanité

Cette même semaine

Nothingwood

France/Afghanistan 1h25

La semaine prochaine

Visages Villages

De Agnès Varda et JR

*

AVA

De Léa Mysius